

Hohrodberg,

la paix raconte la guerre

Bernard FLORENCE
Maire de Hohrod, 2014

© Commune de Hohrod, 2018



Avertissement: Le récit que vous allez lire n'a jamais été écrit. Il prend le point de vue de l'humain qui vivait en ces lieux entre 1914 et 1920. Qu'il soit paysan ou ouvrier, soldat ou commerçant, jeune ou âgé, homme ou femme, les quelques mois de l'été 1915 qu'il a vécus sur cette terre du Hohrodberg-Linge ont définitivement bouleversé sa vie. Ce récit s'inspire librement des écrits laissés par ceux qui vécurent ici, des récits des survivants, racontés à leurs enfants, puis à leurs petits enfants, des récits des patriotes de l'après-guerre et, bien entendu, des travaux récents des historiens.

En cet hiver 1914, Hohrod est un havre de paix et de prospérité. Les hommes et les femmes qui vivent ici entre la Fecht et le Linge s'activent à leurs tâches quotidiennes: couper du bois, soigner les 3 à 6 vaches dans leur étable, fabriquer du fromage, nourrir leur famille avec les dernières réserves de l'hiver. Dès les beaux jours, les prés verts accueillent le bétail, les petits champs en étages le long des pentes sont travaillés par les cultivateurs. Quelques uns sont ouvriers-paysans et travaillent à la manufacture de la vallée. Hohrod compte 395 habitants et voit naître une dizaine d'enfants chaque année. Ils se nomment Johanna, Emil, Michael, agrandissent les familles Ancel, Lamey, Spiser. L'espérance de vie est de 50 ans grâce aux récents progrès de la médecine. A l'école ils apprennent à lire le Hochdeustch et à écrire en cursive et en gothique; dans la vie courante le bas alémanique, langue alsacienne, suffit. On se déplace à pieds. On peut prendre le train à la station de Weier pour monter à la Schlucht, col frontière avec la France, mais on va plus souvent dans l'autre sens visiter Kolmar, Freiburg, Straßburg et sa Neustadt qui ressemble tant à Berlin. L'empereur Wilhelm der 2. investit beaucoup dans son Reichsland Elsaß -Lothringen qu'il veut être un modèle du jeune État-nation allemand.

Autoritaires et belliqueux, au printemps 1914, Willhelm 2. et Franz Ferdinand von Österreich-Este sont opposés à tout conflit avec leur cousin Nikolai Aleksandrovitch Romanov Tsar de toutes les Russies. L'assassinat de Franz-Ferdinand à Sarajevo le 28 juin fait dire à Nicolas II, demeuré pacifique : *« C'est une crise balkanique de plus »*. Il écrit à son cousin Willy: *« Je compte sur ta sagesse et ton amitié. »* Néanmoins son cousin lui réplique : *« Actuellement, il est en ton pouvoir d'empêcher la guerre... Personne ne menace l'honneur et la puissance russe... La paix peut encore être sauvée par toi si tu consens à arrêter les préparatifs militaires menaçant l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie »*.

L'été venant les Hohroder vaquent aux fenaisons, cueillent les cerises, leurs vaches sont montées aux estives : le Glasborn, sa petite marcairie, et le versant Ouest sont une suite de grasses pâtures et de belles forêts de sapins sur la crête. Au sommet, la carrière de grès du Schratzmannala, bien nommé en hommage au lutin facétieux Schrattala qui surveillait les marcaires et hantait leurs cauchemars. Les Hohroder sont informés par ceux qui voyagent que des tensions belliqueuses règnent dans la plaine et les villes et les échos de France vont dans le même sens. Le pacifiste Jean Jaurès est assassiné à Paris le 31 juillet.

L'Allemagne déclare la guerre à la Russie le 1er août et à la Belgique et la France le 4 août. Les généraux prennent le pouvoir, l'état militaire s'installe. Les ordres de mobilisation - Mobilmachung - arrivent à Hohrod. Début août, les jeunes hommes sont embarqués dans les trains qui partent aussitôt sur les fronts: Prusse orientale, en Belgique, sur la Marne, sous le bel uniforme impérial: vareuse noire aux épaulettes rouges et boutons dorés. Seuls quelques-uns, 1,5%, désertent et passent la frontière vers la France toute proche. Hohrod

vient de basculer dans la guerre.

Le 4 août naît le dernier enfant, ses parents le nomme Willy. Le 16 août au matin, s'éteint dans son lit Maria, 38 ans. Le cortège funèbre l'accompagne au cimetière de Munster, car Hohrod partage le cimetière des 3 communes limitrophes avec la ville de Munster. Tous sont marqués par la faible proportion d'hommes. Le lendemain, Johan Woutaz, Burgermeister, transmet le registre d'état civil au commandement militaire.

Cette guerre sera bouclée pour Noël, dit la propagande. La guerre est inconnue, ni les jeunes mobilisés ni leurs parents ne connaissent l'état de guerre. Quelques vagues souvenirs de la courte campagne de l'armée de l'Est de l'hiver 1871 persistent chez les rares anciens survivants. Les troupes françaises regroupées à Épinal sont réputées formées de féroces et cruels soldats qui égorgent les femmes et les enfants, dit la propagande. Dès les premiers jours d'août les escarmouches et échanges de tir donnent l'ambiance. Les troupes allemandes de la vallée sont réduites car les renforts sont nécessaires en Lorraine. Les troupes françaises ont ordre de conquérir Mulhouse, ville industrielle, et Colmar. Après le 15 août les premiers chasseurs français arrivent, persuadés qu'ils seront bien accueillis. Les premières paroles échangées sèment le doute: on ne se comprend pas, ces Français ont des accents rocailleux, les chasseurs sont surpris que les familles alsaciennes vivent à l'allemande. « *Enfants de l'Alsace ! Après 44 années d'une douloureuse attente, les soldats français foulent à nouveau le sol de votre noble pays. Ils sont les premiers ouvriers de la grande œuvre de la Revanche ! Pour eux quelle émotion et quelle fierté !* » Ces phrases du général Joffre répétées par les soldats tombent à plat. Les chasseurs français ne sont ni libérateurs, ni féroces. Dès le 25 août c'est le repli devant la Landwehr qui reprend le contrôle de l'entrée de la vallée de Munster. L'instabilité s'installe dans la petite vallée, mais la vie continue : les femmes, les enfants et les vieillards rentrent les récoltes. Les militaires demandent leur part en ravitaillement : sans discuter les prix pour les allemands qui ont imposé des tarifs bas, en négociant pour les militaires français plus souples. Souci d'arbitrage pour les Hohroder qui vendent leurs maigres surplus au coup à coup.

Les nouvelles des fronts arrivent et Noël approche. Les Sterbeurkunde - certificats de décès - du bureau de l'état civil de Kehl apportent avec le retard administratif et dans le langage bureaucratique les tristes informations sur les disparitions : « *le lieutenant commandant de la compagnie III du régiment d'infanterie vous fait part du décès d'Alfons M., journalier, célibataire, catholique, 28 ans, orphelin de père, fils de Josefina, tombé le 14 septembre 1914 à Le Ménil* » C'est le premier fils de la pétillante Josefina, s'rota Finala perd sa gaieté, trois autres fils sont sur le front et donnent peu de nouvelles. La tristesse prend place durablement dans la vie quotidienne. Cet hiver est rigoureux, froid et neige, on échange des obus au-dessus du Katzenstein, dégâts collatéraux sur les habitations. Le Hohrodberg est détruit par les bombes début novembre. La batterie de canons du Dubach tire sur les chasseurs alpins en position au Kleinkopf; la batterie de canons du pont de Soultzeren tire sur

les chasseurs bavarois et wurtembergeois qui montent à l'assaut; sans succès. La même semaine la grande ferme du Langäckerle est incendiée par les militaires. À la St Nicolas c'est au tour de la ferme du Bergbrochen. On ne vit pas sous les bombes. Dès lors le village se vide, les habitants chargent leurs biens sur les charrettes à bras, d'autres prennent le train, ils préfèrent se mettre à l'abri des bombardements dans la plaine ou outre-Rhin.

1915, la bataille du Linge

En janvier des chasseurs alpins s'installent à Sulzern. L'un d'eux visite Martha au Londenbach et lui annonce que dans trois jours sa famille sera évacuée à Plombières. Troublée Martha en parle avec un officier bavarois: «*Je ne comprends rien et je ne connais pas Plombières, je serai perdue là-bas!* » Le lendemain dans la nuit, Martha, les enfants, le vieil homme, le bétail et quelques biens sont transportés par le Schneiden vers Gunsbach, puis Wihr où ils s'installent.

Le 15 février le Zuckerwald s'anime : le général Gaede décide une offensive d'ampleur et des centaines de jeunes soldats allemands prennent position au Schneiden et au Wahlenstall. Dès le lendemain ils montent au Frauenackerkopf, au Hörnle d'où ils disposent d'une vue dégagée sur la vallée de Munster du Klein Belchen à la Schlucht. Les troupes se renforcent encore. C'est en fanfare au son de la Blasmusik et des Trommel, sous les tirs des canons, un tir par seconde, qu'ils montent à l'assaut du Kleinkopf et délogent les chasseurs alpins ; le point d'observation de la crête du Tanet est reconquis. Le prochain objectif est le fameux Schratz que les états-majors des armées ont tous fixé comme objectif prioritaire car de ce point haut la vue est dégagée sur le Hohkönigsburg, Kolmar, la plaine, le Schwarzwald. Il leur faudra deux journées pour prendre le Barrenkopf et atteindre les carrières du Schratz. Fin février la ligne de défense est fixée, les travaux d'aménagements des positions commencent sur cette crête formée de blocs de granit qui surmontent une magnifique forêt de grands sapins. Les préparatifs de la bataille des Vosges commencent.

Tous ces hommes jeunes et vigoureux sont occupés au terrassement, à la construction de voies d'accès et de plates-formes comme au Kuhberg, au creusement de tranchées et d'abris et de postes de commandement qui résistent aux bombes. Les routes sont élargies et consolidées entre la Schlucht et le Wettstein, la voie ferrée transporte les matériels de Turckheim au Baerenstall en passant par les hauts de Labaroche. Ces soldats sont avant tout des terrassiers, ils embauchent la population locale : enfants et jeunes. Après leurs journées de travail physique, les hommes se retrouvent aux cantonnements pour le repos, le minimum nécessaire, mais surtout l'entraînement au maniement des armes, aux exercices, aux défilés pour être prêts à monter aux tranchées.

Fin avril le général Maud'huy décide de lancer la bataille du Linge. Mais le général Joffre a d'autres priorités : prendre Munster par les hauts du Hohneck. Depuis le Hohrodberg, les jeunes troupes observent, la peur au ventre, la

bataille de Metzeral (mi-juin, 6500 victimes) et les batailles du Reichsackerkopf (février à juin, 4800 victimes) le chemin le plus court entre le Hohneck et Munster. Leurs camarades partis sur ces fronts reviennent bouleversés ou ne reviennent pas.

Ce sont alors fin juin des milliers de soldats qui se concentrent sur cet espace qui va devenir le champ de bataille du Linge. Jamais autant d'hommes n'ont foulé ces lieux définitivement transformés par eux pour la bataille. Des avions survolent les camps pour prendre les derniers repères.

Le 20 juillet à 4h00 premier tir de canon français vers le front. Il est suivi de 10 heures de bombardements intenses pour démontrer la force : 94 canons, chiffre doublé par un général, attaquent le massif sur 3 Km. Le vacarme emplit tout la vallée jusqu'à Wihr. Les soldats sont blottis dans leurs abris depuis la veille. Ils observent cet impressionnant spectacle « *les arbres disparaissent totalement sous les obus qui éclatent* ». La riposte est un violent tir de barrage sur les premières lignes. La motivation est bonne, renforcée par les discours des officiers : « *on les aura l'arme à la bretelle* » A 14h00 premier assaut sur les pentes Ouest encombrées par les arbres déchiquetés et les réseaux de fils barbelés qui deviennent un piège mortel. Sur la crête depuis leurs abris intacts, les Allemands lancent un violent feu de fusils mitrailleurs. Les vagues d'attaque se suivent et sont stoppées. Georges , observateur d'artillerie, écrira : « *le champ de bataille est entièrement recouvert de vareuses bleues* » Le soir c'est l'heure du bilan. Le bataillon de chasseurs 22^{me} BCA, qui a eu la plus grande avancée, compte ses troupes : 889 présents, 488 manquants à l'appel donc tués, gravement blessés, faits prisonniers ou disparus.

Repos le 21.

Nouveau bombardement suivi des attaques le 22. La contre-attaque sème la panique. Au bilan du soir Antoine, commandant, écrit dans son carnet : « *Ces attaques d'infanterie contre les grillages de barbelés me font l'effet d'un monsieur qui voudrait enfoncer une grille à coup de seaux d'eau. La plus belle eau ne fera pas une brèche. Il paraîtrait fou de gaspiller pour cela un liquide si précieux. C'est pourtant ce qu'on fait avec le sang de nos fantassins* ».

Le 26 juillet les Français arrivent sur le sommet du Lingekopf et progressent sur le reste de la crête. François écrit dans son carnet : « *De la forêt il ne reste que quelques grands piquets au haut desquels les déflagrations des bombes ont accroché des lambeaux de chair et d'uniforme. Sur le sol bouleversé, les myrtilles écrasées laissent couler leur confiture* » C'est le sang coagulé des soldats.

Le 28 juillet le général Joffre décide de ne plus envoyer de nouvelles troupes au Linge et de retirer tous les rescapés d'une division d'infanterie dès le 20 août. La conquête de Munster devient une illusion.

Le 4 août une contre-attaque allemande reprend le Lingekopf

Le 22 août les Français mettent le pied sur le sommet du Schratz.

Le 9 septembre, les allemands reprennent le Schratz.

Le 16 octobre, ultime tentative impériale et fin des opérations d'envergure.

Dès lors le secteur du Linge restera un point de friction ; la bataille du Linge est terminée.

Ces trois mois de bombardements intensifs, d'assauts, de ripostes se terminent sur les positions de février 1915.

Être soldat signifie s'entraîner pour engager sa personne dans le combat à mort avec l'ennemi de son pays. La bataille du Linge a pris les soldats par surprise en changeant le sens de leur engagement. La puissance des moyens techniques utilisés en a fait la première guerre industrielle. L'acier des obus et des canons de la sidérurgie détruit toute vie sur le terrain avant l'assaut. Puis suivent les nouveaux fusils mitrailleurs qui tirent 400 coups par minute, objets de la mécanique de précision. L'arme létale absolue fut la bombe à fragmentation : l'obus schrapnel, déjà connu et utilisé par Wellington contre Napoléon, a été perfectionné pour la guerre 14-18. Pour ralentir les assauts, les installations de fils lisses et barbelés, certains électrifiés, les armées disposaient aussi de bombes lacrymogènes fabriquées par les industries chimiques, ainsi que les lance-flammes. Ce sont de multiples moyens artificiels et des armes très efficaces produites par les industries qui permettaient de maîtriser le combat. L'expression napoléonienne « *chair à canon* » s'applique à cette bataille et remet l'homme à sa place : le fantassin part à l'assaut rampant, suffoquant et pleurant sous les gaz et se fait cribler d'éclats et de balles dès qu'il se met debout. Vêtu d'une vareuse et d'un béret ou d'un bonnet (la tarte des chasseurs alpins) il est vulnérable, durant l'été 1915 les chasseurs français se bricolent avec des tôles des protections pour leur crâne, les mieux lotis reçoivent des cervelières, les bien connus casques Adrian arrivent après la bataille en septembre. 8 fantassins sur 10 ont des blessures à la tête, les gueules cassées seront célèbres. Les blessés sont nombreux, beaucoup sont gravement handicapés à vie. Les corps et les chairs sont sérieusement endommagées. Le stress est tellement fort et la situation de combat si imprévisible pour ces jeunes hommes que nombre d'entre eux subissent des troubles mentaux et devront être soignés à vie dans les hôpitaux psychiatriques. Les fondements moraux intimes sont perturbés par les combats. Wolfgang écrira après la bataille : « *Je savais qu'ils étaient tous jeunes en face de nous et qu'ils allaient se faire massacrer comme des lapins d'argile au stand de foire. J'en pleurais de dégoût et de pitié. J'ai eu beaucoup de mal à appuyer sur la détente de mon fusil pour tirer ma première balle. Mais c'étaient les ordres. La mort fauchait à grande volée mes camarades.* » Et quelques jours plus tard : « *Vers 15 heures retentit l'ordre « A l'assaut ! » Nous grimpons d'un trou d'obus à l'autre jusqu'au sommet de la montagne. Les Français tirent comme des fous. De nombreux camarades tombent au sol en silence. Je saute dans un trou d'obus : il y a un soldat français, il me regarde avec des yeux pleins de supplication. Je lui pose ma baïonnette près de la tête et lui cris en français : « Tu es mon prisonnier ! » Il se lève, je vois qu'il est blessé aux cuisses. Tout à coup surgit à mon côté un gars de l'infanterie qui veut le transpercer. Je le détourne en le tirant par sa veste. Un autre français jaillit d'un trou voisin, jette son fusil et s'enfuit vers le*

bas de la montagne. Je rabaisse mon fusil car je ne peux pas tuer un ennemi en fuite et désarmé. Mais mon voisin l'a vu, met en joue, le pauvre gars s'écroule touché en plein cœur. L'assaut continue. La mort nous semble, à ces instants, si petite et si ridicule. »

Aucun ne résiste à la pression. Arthur, brave chasseur de 25 ans, a participé aux terribles assauts du Schratz, où ses copains ont disparu. Le 12 octobre, épuisé et totalement démotivé, il quitte le combat pour rentrer chez lui. Il est repéré au lac Noir, enfermé, jugé le 15 et fusillé le 16. Ces milliers de jeunes hommes français et allemands, sans expérience et mal préparés, ont découvert au Linge des combats qu'ils ne pouvaient pas imaginer. Une semaine après le début de la bataille, Antoine note : *« Sept jours de combat ou de canonnade. 12 bataillons de chasseurs usés. C'est beaucoup pour une pauvre crête boisée. »*

Le froid de l'hiver s'installe sur le Linge jonché des milliers de corps des soldats morts dont il faut organiser l'identification et l'inhumation.

1916, derniers hommages dus aux morts

Il n'y a jamais eu de cimetière à Hohrod. La Grande Guerre a bouleversé cela.

Le 16 août 1914, quelques jours après la déclaration de guerre, mourrait Maria Maegey. Ce fut la dernière avant le transfert du registre d'état civil à Kehl. Ce jour-là le cortège prit le chemin du cimetière paroissial de Munster pour son enterrement selon les rites de la tradition.

Pendant les mois qui suivent, les combats de patrouilles font des victimes dans les forêts. La pression est telle que l'inhumation est sommaire au bord du chemin ; pour un culte de campagne on va chercher le pasteur qui *« est obligé de faire un grand effort de voix, parce que, placé sur la terre je suis trop loin des soldats, de plus je ne suis pas à mon aise, n'ayant pas eu le temps de préparer suffisamment 1 Corinthiens 13,13 : maintenant donc ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance, la charité. »* La tombe est un tertre surmonté d'une croix en bois et une courte inscription. Le pasteur doit aussi enterrer les civils victimes des bombes, souvent seul car les familles ne sont pas autorisées à y assister ; ainsi la femme de Robert, morte sur le coup le crâne fendu, son veau gravement atteint meurt dans la nuit, sa vache n'a que quelques blessures, un obus est tombé dans son jardin, un autre dans l'étable.

En plein hiver 1915, le mouvement s'accélère avec les premiers combats. Les militaires subissent de lourdes pertes dues aux bombardements intenses suivis d'assauts. Des morts par dizaine jonchent le sol, les blessés sont évacués par les brancardiers à l'infirmerie la plus proche, place de la mairie, pour les

1 Journal de Louis Schweitzer, novembre 1914.

combats du Katzenstein et de l'Eichwald, les blessés les plus graves iront à l'hôpital de Kolmar. Il arrive que les camarades demandent au brancardier un service funèbre rapide sur le bord du chemin, souvent infirmier et séminariste, celui-ci s'exécute, sort son étole et la met sur sa vareuse, dit la prière des morts avant que les camarades recouvrent la tombe.

Les lendemains de la bataille de l'été 1915 c'est du jamais vu : la mort en masse, les milliers de corps, ceux morts au front et ceux morts dans les hôpitaux à l'arrière ; leurs camarades de bataillon et leurs familles sont profondément affectés. Le Hohrodberg est devenu un gigantesque cimetière.

La question du traitement des dépouilles, celle de leur sépulture, pendant les combats, entre ou après les assauts, devient la question récurrente. « *La terre bouleversée, sans cesse remuée à coups d'obus et de grenades, les ruines, les arbres déchiquetés, et partout la boue qui s'étale, envahit, occupe. Ici et là, isolés ou en masse, les corps et des restes de corps des soldats, victimes nombreuses de l'acharnement des derniers assauts et tous ceux que les mois précédents on n'a pas pu ou eu le temps d'enterrer. Des morts sans sépultures qui témoignent de l'horreur et de la folie des hommes²* ». « *Nos sentiments humains étaient à tel point émoussés que nous pouvions avaler notre ration de pain beurré, tout en regardant les cadavres déchirés de nos camarades. La guerre abrutit effectivement tout sentiment humain³* ». L'insupportable se révèle peu à peu à partir de novembre et de l'hiver 1916 qui suit.

Au Bärenstall, on organise un cimetière de campagne sur le flanc Sud du Schratz, donc à gauche en montant de la route actuelle. Les sépultures des camarades sont soignées ; le grès des carrières sert à tailler et monter de petits monuments, des pierres tombales sculptées, à défaut de simples croix en bois et une plaque marquée : Soldat Nom Jour de décès, surmontent les tombes délimitées avec les pierres et plantées avec des espèces locales. On trouve encore aujourd'hui à cet emplacement la pyramide de grès surmontée d'une sphère et ses inscriptions dans les ovales de ses quatre faces. Les troupes de réserve, stationnées aux Trois-Épis, prennent le temps de mobiliser leurs artisans pour sculpter et décorer des monuments agréables destinées à honorer leur camarade tombé au front et à apporter à leur famille l'assurance de funérailles dignes de leur sacrifice. Pour ces combattants le traitement habituel des guerres du 19^{ème} siècle : la fosse commune est devenu inacceptable ; les gouvernements militaires légifèrent afin que tout soldat ait droit à une sépulture perpétuelle aux frais de l'État, mais la tâche est immense.

Février 1916, le temps est froid et le vent glacé. La terre est dure. Les corps sont rangés sur des piles gelées en attendant leur identification, puis leur inhumation individuelle. La tombe individuelle ou collective est la règle. Cependant des ossuaires sont indispensables car tous les corps ne sont pas identifiés, par absence de plaque d'identification ou d'un mot dans la veste.

2 Yves Poucher, in Terrain n°20, 1993

3 Heinrich Scheckel, Lettre à Marguerite, août 1915, Trois Epis

Les inhumations sommaires avaient été faites rapidement sans cercueil, en utilisant leur capote ou une toile de tente comme linceul. Ces corps exposés aux bombes ont été déterrés par les explosions et déchiquetés. Beaucoup de soldats enregistrés comme mort au combat resteront introuvables à la fin de la guerre. Chaque cimetière Bärenstall et Wettstein a eu très tôt son ossuaire destiné à recevoir les restes de corps et les soldats inconnus (quelques 1000 inconnus au Bärenstall). En août 2015, le squelette d'un soldat français a été mis dans l'ossuaire du Wettstein, quelques objets métalliques trouvés à côté du squelette firent opter pour la France. L'identification des victimes devint une spécialité dès les grandes batailles.

Tout transfert de corps est interdit pendant les conflits, les autorités militaires ne voulaient pas que les convois de jeunes troupes montant au front croisent les convois mortuaires. « *Si vis vitam, para mortem* ». *Si tu veux supporter la vie, organise-toi pour la mort*, écrit Freud, 1915⁴. Les familles qui demandent le rapatriement des dépouilles de leur proche vers le cimetière de leur commune se voient opposer un refus légal et définitif. Seuls les alliés américains obtiendront en 1919 l'exhumation et le rapatriement, à défaut le regroupement, le Congrès vota 250\$ par rapatriement ou 650\$ par mère pour visiter la tombe de son fils en France selon une règle élémentaire: *à chaque tombe son parent éploré*, 47 000 seront rapatriés en Amérique. En 1921, les familles françaises obtiendront le rapatriement gratuit ou le pèlerinage annuel au cimetière militaire. À noter que 230 000 soldats français n'ont toujours pas été retrouvés sur les différents champs de bataille du Nord-Est.

Ces travaux de recherche, de tri, d'inhumation, d'administration des morts se poursuivent sur toute l'année 1916, entrecoupés par les travaux de consolidation des positions hautes acquises par les combats. Pendant de longues années la terre du Linge rejette les morts. Aujourd'hui encore sur ce front Ouest, une centaine par an est rejetée lors des travaux ; entre 1932-35 55000 dépouilles ont été découvertes.

En 1920, le service national des sépultures prend en charge les cimetières, le cimetière actuel du Bärenstall est créé en même temps que la création de la route ; il est implanté sur la pente douce et conçu par l'architecte Robert Tischler comme un Soldatenfriedhof⁵ comme un pré-bois dont les herbes, les buissons, les arbres évoquent la paix : 2492 corps dans 942 tombes et un ossuaire. 3535 corps dans 2201 tombes et 2 ossuaires pour le Wettstein qui sera organisé comme une revue des troupes avec les croix blanches alignées face à la grande croix. Ces cimetières ont besoin de gardiens, de surveillants et de guides pour les familles, ce sont des soldats blessés de guerre venus des colonies d'Asie, les Annamites, qui sont assignés à ces tâches. Le 21 août 1921, la commune de Hohrod cède le terrain à l'État, le Volksbund Deutsche

4 Sigmund Freud, article *Considérations actuelles sur la guerre et la mort*, in Benhaïm, David. « Freud et la question de la guerre », *Topique*, vol. 99, no. 2, 2007, pp. 177-183.

5 Soldatenfriedhof : littéralement le champ de paix du soldat, insiste sur le devoir de paix et l'hommage aux victimes de la guerre. Cimetière vient du mot grec κοιμητήριον : le lieu où l'on dort. Jusqu'au Moyen-Âge les termes de Kirchhof et de charnier situés à l'entrée des églises étaient d'usage courant.

Kriegsgräberfürsorge assure le contrôle. Le ministère des Pensions accorde une indemnité à la commune : 5 Francs par an et par tombe dont l'entretien lui incombe, soit 1270 tombes. En 1966, la responsabilité de la nécropole passe sous tutelle allemande. Les fines croix noires en métal sont installées, les célébrations de la mémoire sont organisées. Dans les années 1960, les travaux d'été du Volksbund sont intenses, une banderole est installée au-dessus du portail d'entrée : « *Réconciliation par-dessus les tombes* ».

En 2016, la commune de Hohrod s'associe au projet franco-belge Paysages et Sites de Mémoire de la Grande Guerre en vue d'une inscription au patrimoine mondial de l'UNESCO. La nécessité d'inscrire ce site funéraire et mémoriel de la Grande Guerre est essentielle pour les descendants des combattants et les habitants ayant vécu dans les zones des fronts de la Grande Guerre, mais constitue aussi un hommage à tous les hommes et femmes qui ont participé à ce conflit et qui ont fait preuve d'énergie, de courage allant jusqu'au sacrifice de leur vie mais aussi d'incompréhension face à ces terribles combats.

Cet épisode guerrier du Hohrodberg s'inscrit dans les combats de 14-18 comme l'un des plus grands et plus traumatisants de l'histoire des pays impliqués de notre vieux continent.

Le 20 novembre 1916, l'homme obstiné et sans talent qui avait déclenché cette guerre en juillet 1914 est fiévreux, bien fatigué et impotent. Le lendemain matin il reçoit l'extrême onction et s'éteint à 86 ans dans son lit au château de Schönbrunn. Franz-Joseph 1^{er} d'Autriche entouré de milliers de personnes rejoint la crypte des Capucins de Vienne où son corps embaumé ira gésir dans un monumental sarcophage chemisé d'étain surplombant celui d'Elisabeth l'impératrice surnommée Sissi, sa femme, et de Rodolf l'archiduc, leur fils.

En passant par ce beau cimetière du Bärenstall, relisons l'incipit de l'ossuaire :

« *Randonneur⁶ demeure dans le respect et informe les autres chez toi comment nous sommes tombés ici en hommes fidèles à notre heimat !* »

Et méditons cette citation près du portail de Jean-Claude JUNCKER, actuel président de la Commission européenne: « *Quiconque doute de l'Europe, désespère à l'idée de l'Europe, devrait se rendre sur les cimetières militaires ! Nulle part on peut mieux ressentir, nulle part plus intensivement, nulle part de manière plus émouvante ce que les inimités européennes peuvent engendrer de plus horrible.* »

6 *Wandere verweile in Andacht und künde zu hause wie wir Männer gefallen in Treue zur Heimat*, inscription sculptée à droite de l'ossuaire

1917, des révolutions

L'état de guerre devient pénible à vivre sur le front et dans les sociétés. Dans les tranchées et les refuges du front, la contestation s'installe progressivement favorisée par le relatif calme des combats après les horreurs vécues en été 1915. Les échanges de tirs persistent et des escarmouches isolées sont périodiques. Les conditions de vie au front s'améliorent avec des installations consolidées et avec les routines quotidiennes, mais les jeunes soldats ne comprennent plus les choix des états-majors. Ils s'observent par-dessus les barbelés : même ras-le-bol et désir d'en finir, mêmes ordres : garder la position autour du Schratz, même faiblesse des moyens humains et matériels... et beaucoup de temps disponible pour les discussions. Leur analyse des deux années terribles met l'accent sur l'échec de la guerre industrielle : des armes puissantes et dévastatrices et des morts en masse, dont les 500 000 victimes de la bataille de la Somme en novembre 1916. En mai 1917, l'offensive Nivelle dans l'Aisne, dure trois jours et se clôt en fiasco. Des mutineries s'installent et sont stoppées et près de 750 Poilus sont fusillés pour manque de combativité, lâcheté et trahison. Les idées de l'arrière des fronts circulent, en particulier la contestation de la société industrielle et des gouvernements. Les idées pacifistes et socialistes sont bien partagées dans les deux parties en guerre à travers l'Internationale ouvrière, mouvement actif depuis des décennies. Les attentes de sortir enfin de l'état de guerre sont renforcées par l'attente de changements de régime politique.

En février, Vladimir Ilitch Oulianov, un ancien séminariste russe réfugié à Zürich avec les artistes Dada, auteur du livre *Que faire ?* signé Lénine, décide de rentrer chez lui à Saint Pétersbourg. Il traverse l'Allemagne en train avec sa famille et ses compagnons, l'armée ne lui oppose aucun obstacle. Il rejoint le groupe des bolcheviques qui mettent fin au tsarisme, Nikolaï 2 abdique et est installé en Sibérie, la république russe naît le 14 septembre, l'armistice est signée le 15 décembre et la paix le 3 mars 1918 au profit de l'Allemagne alliée avec les nouveaux états de Biélorussie et d'Ukraine. Mais la guerre à l'Est devient une guerre civile entre les bolcheviques et les Russes blancs.

Le Reich allemand peut redéployer ses forces sur le front Ouest où les troupes américaines arrivent avec un million de volontaires : les sammies dont la solde est à la hauteur de celle des officiers français, et des armements modernes dont les engins blindés et des avions, le macadam pour les routes d'accès au front, les soins vétérinaires pour les chevaux et les produits étranges comme le chewing-gum, le blues, le baseball, qui ont un vrai succès dans la campagne meusienne. Les investissements américains viennent renforcer les capitaux dans l'industrie de guerre Schneider et Renault entre autres.

Tous ces mouvements sont bien accueillis dans les casemates et les chalets du Linge ; la cohabitation de part et d'autre des tranchées devient lassante. La proximité facilite les échanges, les camaraderies « hors la loi », on se prend en

photo, on échange des denrées : du Speck contre une boîte de singe, et des objets souvenirs. On se nomme les inoffensifs, die Harmlosen. Fin décembre 1917, les esprits sont prêts pour une séance de fraternisation autour d'un sapin au son polyphonique et bilingue du O Tannenbaum,⁷ Mon beau sapin : *Die Hoffnung und Beständigkeit gibt Mut und Kraft zu jeder Zeit ! , De la foi qui ne ment jamais, de la constance et de la paix il m'offre la douce image.* Ce sont là les premiers signes concrets d'une révolution sourde et lente qui durera 50 ans.

Fin avril, l'administration militaire allemande lance un relevé du bétail. Jusqu'à 12 Km à l'est du front, les éleveurs sont obligés de céder 60 % de leur bétail. Les gens de la vallée sont furieux et exaspérés. Fin mai les marcaires restent au village.⁸

Un ballon français survole la vallée et lâche des cartes : « *Soldats allemands ! Il s'agit d'un mensonge éhonté si vos supérieurs prétendent que les Français maltraitent les prisonniers allemands ! Nous ne sommes pas des barbares ! Venez en confiance chez nous ! Vous trouverez un accueil attentionné, une bonne nourriture et un hébergement tranquille !* » En fait, l'armée française utilisait les prisonniers allemands pour creuser les tombes, charger les chariots, éplucher les légumes... loin du front.

Dans le village en ruine de Hohrod, la vie change aussi. Martha quitte Wihr où elle était réfugiée depuis février 1915 et vient apporter son aide aux troupes installées dans les profondeurs des caves et des galeries du chemin du Kuhsbach. Elle a emmené deux vaches qu'elle fait brouter dans les vallons du Langenbach et de l'Amelsbach, elles produisent du lait, du beurre et Martha devenue cantinière fait de son mieux pour améliorer le quotidien des soldats. C'est son geste de remerciement pour ceux qui lui ont permis d'échapper à un long et pénible exil dans les Vosges.

7 Textes du 3^{ème} couplet :

O Tannenbaum, O Tannenbaum,
Dein Kleid will mich was lehren:
Die Hoffnung und Beständigkeit
Gibt Mut und Kraft zu jeder Zeit !
O Tannenbaum, O Tannenbaum,
Dein Kleid will mich was lehren.

Mon beau sapin tes verts sommets
Et leur fidèle ombrage
De la foi qui ne ment jamais
De la constance et de la paix.
Mon beau sapin tes verts sommets
M'offrent la douce image

8 in Journal de Louis Schweitzer, printemps 1917.

1918, une longue attente d'un traité de paix

Cette trop longue guerre, qui ne devait durer que 6 mois, devait trouver sa fin en 1918. Les gouvernements cherchaient la voie diplomatique, mais les états-majors voulaient poursuivre la guerre : Clémenceau veut « *vaincre pour être juste* » et Ludendorff veut la « *guerre totale / der totale Krieg* ».

La grande offensive impériale du printemps 1918, die Kaiserschlacht, met Paris à portée de canon à 60Km, mais l'intendance ne suit pas.

Le 18 juillet la contre-offensive du généralissime Clémenceau mobilise 500 chars pour l'assaut final de l'Entente. Pour la première fois depuis 1914, l'armée impériale recule, et dès le 18 juillet la diplomatie reprend le dessus en vue d'un traité de paix et d'un cessez-le-feu. Pendant ces derniers mois de négociation du traité de paix, les combats continuent à faire 12 000 victimes par jour.

La ligne de front du Linge réplique ces offensives. Les échanges d'artillerie sont quotidiens, mais peu intenses. Des coucous français survolent la vallée à basse altitude et larguent des bombes sur Wihr, Wintzenheim, et même Colmar. Les villages du front restent inaccessibles aux civils. Les tentatives de conquête de la crête du Linge sont illusoire, car le Schratz et la crête étaient fortifiés comme des citadelles. L'objectif reste de tenir les positions, le statu quo ; l'enjeu se situait ailleurs, dans le Nord.

Sur le front du Linge, les soldats s'impatientent, les discussions pour la paix traînent trop en longueur. Les Poilus critiquent leurs généraux dont ce « *fou de Foch* » qui commande les armées françaises et alliées.

Du côté des Feldgrau, l'heure reste aux revendications et l'esprit de révolution était partout. La grève militaire larvée gagne l'arrière du front. Les soldats créent des comités de soldats : l'obéissance à la hiérarchie militaire n'est plus requise que pendant la durée des heures de service, en dehors c'est la discussion d'égal à égal et la gestion partagée qui est prônée. Les objectifs politiques de la sortie de guerre sont clairs : traité de paix et changement de régime, liberté d'expression, égalité. En Alsace, les soldats et les travailleurs de la plaine font alliance et ils créent les comités de soldats et de travailleurs – Arbeiter und Soldatenrat – inspirés des Soviets russes, les socialistes de Colmar et de Mulhouse soutinrent ces mouvements. Des rassemblements ont lieu place Rapp et les réunions se tiennent à l'hôtel de ville. « *Le simple soldat doit pouvoir faire entendre ses vœux et ses plaintes. ...et participer à la construction d'un monde meilleur et heureux.* »

Le régime parlementaire est instauré en octobre à Berlin et une demande d'armistice aussitôt envoyée, mais les Alliés refusèrent de négocier avec Willhelm 2.

Beaucoup de jeunes hommes de la vallée sont mobilisés dans la Marine comme 16 000 autres Alsaciens-Lorrains. Dans les premiers jours de novembre, les

marins du port de Kiel lancent la mutinerie et refusent de combattre la Royal Navy. Cela déclenche la révolution générale, des conseils d'ouvriers, de paysans, de soldats et des républiques socialistes dans les Länder.

En Alsace, la division s'installe rapidement entre les « anarchistes » qui veulent un Elsass-Lotrigen indépendant, d'autre part les partisans d'un Bundesland Elsass-Lotrigen dans la Fédération allemande, ceux-ci obtiennent satisfaction le 25 octobre, et enfin les partisans d'un « *rattachement des provinces perdues à la France* ». La légendaire unité des Alsaciens n'est qu'un mythe.

Le 9 novembre, le Reich s'écroule, les monarques prennent la fuite vers la Belgique et la Suisse, la 1^{ère} République socialiste d'Allemagne est proclamée. En Alsace les conseils de soldats et de travailleurs prennent le pouvoir dans les villes. Les notables et les industriels pris de frayeur favorisent la solution française. Du 9 au 20 novembre le drapeau rouge flottait au sommet de la cathédrale. Ce mois des fous en Alsace laissait les campagnes indifférentes, car fatiguées par la disette, l'administration militaire, la contagion de la grippe dite espagnole.

Dans la matinée du 11 novembre, la nouvelle circule : le cessez-le-feu a été signé le matin à 5h15 dans un wagon-restaurant de la forêt de Compiègne, sur une voie de garage de la ligne ferrée Paris-Berlin. L'Alsace devait être évacuée pour le 26 novembre 1918, tous les armements devaient rester sur place.

A 11h00 précises les clairons sonnent le cessez-le-feu sur le front.

A Gunsbach et Wihr, les dernières petites cloches des églises sonnent longuement.

Le soir-là, sur la crête et sur le front, les soldats tirent en l'air pour liquider leurs munitions, ce feu d'artifice marque la fin des combats.

Dès le 12 novembre l'armée allemande évacue les lieux des combats, les habitants des villages de l'avant-vallée échangent un peu de nourriture contre du matériel militaire.

Le 16 novembre les premiers officiers français visitent les villages. Les premières troupes suivent le lendemain.

Le dimanche 17 novembre, les troupes françaises défilent à Wintzenheim. Le même jour la rue de Dornach à Mulhouse était pavoisée de drapeaux multicolores français, belges, britanniques et américains fabriqués à la hâte dans les ateliers textiles de la ville. Le maréchal Pétain arriva à Strasbourg le 25 novembre, la place Kléber grouille de monde.

Dès le 12 novembre aussi, la délation s'est installée. Des commerçants germanophiles retrouvent le matin leur boutique avec les inscriptions : « *N'achetez rien , ce sont des Boches* ». L'épuration commence avec son lot de vengeances et de lâchetés. Le gouvernement ne décidera qu'en janvier 1919 de la création de 20 commissions de triage pour éviter les débordements. Les Alsaciens avaient alors 4 cartes d'identité différentes, avec des droits. Les revenants⁹ compliqueront encore leur tâche.

Les curieux affluent fin novembre dans la vallée pour « *visiter les ruines* », mais aussi pour piller, récupérer des planches et du matériel abandonné. Le Schneiden et le Bärenstall deviennent une destination appréciée.

Il faudra attendre le printemps 1919, puis surtout 1920, pour que le village de Hohrod en ruines se repeuple peu à peu. Le premier enfant naît à Hohrod le 1^{er} janvier 1921 à 3h00 dans la nuit : Mathilde, fille de Georges Fristch et d'Anna née Keller.

Le maire Jean Woutaz célèbre le premier mariage le 6 février 1920, de Guillaume Zimmermann et de Joséphine Heil.

Le Traité de paix ne sera signé que le 28 juin 1919, 5^{ème} anniversaire de l'attentat de Sarajevo, et à Versailles, comme en 1871. Ce sera le premier pilier, certes imparfait, de la Société des Nations, il faudra attendre 1945 pour consolider les règles internationales dans l'ONU, notamment du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes.

9 Les revenants sont des Alsaciens qui, en 1872, avaient choisi le déménagement en France. Ils reviennent en 1919 sans avoir vécu cette période de 4 ans de guerre et tous les compromis de ceux qui sont restés. Ils reviennent aussi pour les postes de la nouvelle fonction publique française.

Ceux de Hohrod

Heinrich a 31 ans. Il est marié avec Henriette originaire du Solberg. Leur fils, selon l'usage, s'appelle Heinrich, est âgé de 3 ans. Heinrich est mobilisé le 5 août, l'ordre lui dit de rester disponible, il continue donc son travail à la manufacture et dans son champ, son verger et les soins à sa vache et sa basse cour. Le 14 septembre il doit partir pour le bataillon du génie - Armierungsbataillon - pour renforcer les fortifications de Neu Breisach. Henriette, son fils et sa belle-mère Maria se retrouvent seules. La manufacture embauche pour remplacer les hommes, le petit Heinrich passera ses journées au Kindergarten où il socialise avec les grands qui apprennent à lire et à compter dès 5 ans. Mi-décembre 1914, Heinrich est à Graudenz sur les bords de la Vistule, puis à Straßburg sur l'Oder; il aurait préféré Straßburg im Elsass. L'empire est sillonné de voies ferrées, le continent se traverse en 2 jours. Il renforce les fortifications de la citadelle de Graudenz qui accueille les prisonniers russes, quelques conseillers militaires anglais et français. Le bataillon du génie poursuit son avance et renforce les positions gagnées sur l'armée russe.

Été 1915, Heinrich construit la voie ferrée Mlawa-Pasyeki, puis passe un mois à la direction de la construction de la 12^{ème} armée. Fin octobre, il est transféré au commando de réserve de Thorn et affecté au front à Beresina face aux Russes qui reculent. De cette première année de guerre Heinrich a bien compris que le commandement se méfiait des soldats d'Alsace et préférait les affecter à des tâches logistiques. Mais les pertes sont sévères sur les deux fronts, il devient aussi combattant face aux russes.

Février 1916, blessé Heinrich passe 2 mois au Lazarett. Retour au front, puis transfert sur la Somme en octobre. Il a droit à quelques jours de repos à Bergzabern auprès de sa famille dans la paisible campagne du Palatinat, là où Henriette et le petit Heinrich ont dû se réfugier dès janvier 1915 quand la vallée est devenue invivable. Deux valises fermées avec des cordelettes et un sac à dos bien tassé d'affaires personnelles furent leurs maigres bagages. Heinrich arrive à Cambrai quand la bataille de la Somme se termine en novembre avec 440 000 morts, 660 000 blessés allemands, anglais et français. Ces pertes colossales sont bien connues des combattants, car ils vivent avec, ils en discutent, ils essaient de comprendre le sens de ces combats.

La ligne Hindenburg sera l'affectation pour 1917, Heinrich combat autour de Cambrai, tout en continuant à fortifier la position Siegfried, soumise à des attaques constantes, que le commandement allemand veut rendre imprenable. Les réserves s'épuisent, les corps fatiguent, l'attente est longue, l'ennui gagne les compagnies, la contestation de la hiérarchie s'installe. Fin juin, une lettre de Henriette lui annonce la naissance de son second fils Aloïs à Bergzabern. Novembre apporte des nouvelles du front de l'Est: le tsar Nikolai a abdiqué, la guerre se termine avec le gain des territoires d'Europe centrale, de Baltique et d'Ukraine pour l'Allemagne, la Russie devient une

république soviétique. Les renforts arrivent en nombre sur la ligne Hindenburg. On annonce l'arrivée des Américains dans le camp d'en face.

Début 1918, les renforts arrivent en grand nombre. La bataille du Kaiser est lancée le 21 mars. Heinrich soutient les avancées vers Saint Quentin ; mais la riposte de l'Entente est solide. Le 18 juillet la contre-offensive de Foch fait entendre raison au Kaiser qui comprend début septembre que la guerre est perdue. L'armée impériale recule. Le bataillon de génie de Heinrich suit l'Escaut. Le 10 novembre, ils sont en Flandres près Antwerpen, le dos à l'estuaire. L'armistice clôt ces combats du retour. Il lui faudra attendre le 30 novembre pour être démobilisé et rentré chez lui à Bergzabern en attendant sa réintégration le 11 janvier 1920 en qualité de français suite au traité de paix du 28 juin 1919. Ce jour-là le maire de Munster Jean-Martin Ruhland, maréchal ferrant, en charge des réintégrations de la vallée, le reçoit : « *Bienvenue à toi Henri ! On a besoin de ton génie pour reconstruire la vallée !* » La coopérative de reconstruction de la vallée fut lancée en 1920 par André Hartmann.

Lire en plus des références citées en notes de bas de pages :

- Daniel ROESS, Hautes-Vosges 1914-18, Les témoins, Ed. BG 2012
- Les Saisons d'Alsace, N°77, automne 2018, Ed. DNA
- Louis SCHWEITZER, Journal, Gunsbach 1914 – 1919, SHVVM
- Florian HENSEL, Le Lingekopf, de 1915 à nos jours, J. Do Bentzinger Editeur, 2013
- Jay WINTER, Antoine PROST, The Great War in History, Cambridge University Press, 2005
- Thomas HOBBS, Léviathan, 1651, Trad. Mairet, Gallimard Folio Essais , 2012
- Archives <https://abonnes.lemonde.fr/centenaire-14-18/>
- Archives <https://www.ersterweltkrieg.bundesarchiv.de/>
- Archives <http://www.archives-nationales.culture.gouv.fr/guerre-de-1914-1918-ressources-choisies>
- Archives locales : Alsace 67 et 68, SHVVM

Achévé le 11 novembre 2018, Hohrodberg.